

Vingt heures derrière la caisse

Carmen Thériault



Avant d'obtenir un emploi je croyais que, dans le monde du travail, la femme ne devait plus faire face aux anciennes injustices qui déjà la gênaient. J'étais convaincue qu'on avait éliminé la majorité des préjugés sexuels qui existaient avant l'époque de la libération de la femme, et qu'aujourd'hui les femmes jouissaient des mêmes opportunités que les hommes. Pour réussir, elles n'avaient qu'à se mettre au travail et à tirer avantage des opportunités que le système leur offrait. Mais dès ma première semaine passée comme caissière dans un supermarché, je me suis rendu compte que l'égalité que je m'imaginais était plus superficielle que réelle. On avait peut-être éliminé les inégalités du système en théorie, mais en pratique les attitudes des gens ne reflétaient pas ces réformes.

Je tiens la position de caissière depuis plus de deux ans, à raison de vingt heures par semaine, et ce qui continue à m'étonner, c'est l'attitude péjorative envers la femme, de la part de la direction, des ouvriers mâles, et des clients du magasin. Il est très possible que cette attitude soit plus inconsciente que consciente, mais elle existe et elle cause des ennuis sérieux à des femmes.

Au niveau administratif, la justice et l'égalité semblent gouverner en ce qui concerne la politique de la compagnie à notre sujet. Hommes et femmes reçoivent le même salaire et les mêmes bénéfices s'ils tiennent une position équivalente. En ce qui concerne les promotions ouvrières, la direction accepte toutes les demandes d'avancement sans tenir compte du sexe de l'individu qui fait la demande. Supposément, ils basent leurs décisions uniquement sur les talents et les qualifications de l'individu. Mais tout cela fait partie de la théorie sur laquelle se base la compagnie. On ne peut quand même pas oublier le fait que dans tous les magasins situés dans la région où je travaille, dans le sud de l'Ontario, on ne trouve aucune femme dans une position administrative. C'est à dire qu'il n'y a pas de femmes qui travaillent comme gérante. Depuis quelques semaines, ce fait me gêne; j'ai donc décidé d'en discuter avec le gérant du magasin dans lequel je travaille. Il m'a assuré que les liens de communications étaient ouverts aux femmes, et qu'elles avaient autant de chance d'avancement que les hommes, mais que jusqu'à présent, l'intérêt ou l'ambition semblaient leur manquer. Je lui ai alors rappelé que plus de la moitié des employés de la compagnie étaient des femmes, et qu'il devait y en avoir au moins une d'entre elles qui voulait avancer. Il m'a répondu que le changement des attitudes envers la femme était trop récent pour nous permettre de décider si l'obstacle majeur à la réussite de la femme était étroitement lié à des préjugés socio-

psychologiques, où si les femmes en général n'avaient pas encore eu le temps d'accéder à des postes de direction où elles jouiraient d'importantes responsabilités. Où est la vérité; avait-il complètement tort? Quelles qu'en soient les raisons, les causes, la logique de ce retard, les faits demeurent et ils sont clairs.

L'attitude des ouvriers mâles envers les femmes qui travaillent parmi eux demeure souvent remplie de préjugés négatifs. Premièrement, ils considèrent que le travail que fait une caissière n'est pas vraiment du travail, mais plutôt un passe-temps amusant. Selon eux, les femmes sont trop payées puisqu'elles ne font que parler et pousser de petits boutons sur une machine. Ils disent presque tous la même chose, malgré le fait qu'il n'y a pas même un d'entre eux qui ait déjà travaillé comme caissier. Ils ne se rendent pas compte du fait qu'une caissière doit continuellement soulever des sacs de pommes de terre et des boîtes de savon qui pèsent souvent plusieurs kilos. Un gallon de lait n'est peut-être pas lourd si on en soulève seulement un, mais après une cinquantaine la tâche devient ennuyante et même épuisante. Qu'ils essayent de travailler debout, dans la même position, pendant six heures, avec seulement une période de repos de quinze minutes, et ensuite qu'ils viennent nous dire que notre travail n'est pas aussi fatigant que le leur!

En plus de se moquer du travail qu'elles font, plusieurs de ces hommes se permettent de traiter les femmes qui travaillent parmi eux comme des objets sexuels. En effet, le peu d'innocence qui me restait lorsque j'ai commencé ce travail a disparu la première fois que j'ai dû aller demander quelque chose à l'homme qui travaillait dans le département de produits agricoles du magasin. J'ai vite appris qu'il fallait porter des espadrilles quand on entrait dans ce département si on voulait s'esquiver sans entendre les commentaires grossiers des hommes qui y travaillaient. Plusieurs de mes amies ont même dû souffrir des avances physiques de la part de ces hommes. Avant toutes ces expériences, je croyais toujours que depuis la libération de la femme, l'audacité des hommes envers l'abus sexuel des femmes avait beaucoup diminué dans le monde du travail. Il suffit de dire que je me suis gravement trompée. L'attitude semble demeurer la même. La femme est encore considérée par un grand nombre d'hommes comme n'étant qu'un objet sexuel qu'ils peuvent se permettre d'abuser, d'aguicher et de railler.

Ce genre d'attitude existe aussi parmi les clients que nous devons servir pendant la journée. Dans notre compagnie, il y a

une formule de politesse que nous devons suivre vis-à-vis des clients. Il faut les saluer, leur sourire, les remercier quand ils nous payent, et ensuite leur dire au revoir. Cette formule ne pose pas de problèmes en ce qui concerne les clientes; quant aux clients, ils semblent interpréter cette formule de politesse comme étant de l'intérêt personnel de la part de la caissière. Ceci est peut-être dû aussi au fait que le magasin dans lequel je travaille se trouve dans le petit village d'Ancaster et que souvent on revoit les mêmes clients à chaque semaine. Par conséquent, il y a peut-être un lien personnel qui se développe entre le client et la caissière. Mais même cette explication n'est pas suffisante pour justifier les attitudes de ces hommes.

En somme, quoiqu'au niveau légal et officiel la femme soit traitée avec égalité et justice, selon mes expériences limitées, l'attitude négative des gens envers la femme semble persister. Peu à peu je me rends compte que c'est facile de changer les apparences d'un système, mais qu'un changement dans la pensée des gens doit prendre des générations à accomplir. Sans ce changement dans l'attitude péjorative des hommes, le monde du travail demeurera rébarbatif et semé d'injustices envers la femme.



Le Cheval de Nacre
(extraits)
Conte enamouré mi-figue mi-raisin

bête comme ça— la vie nous ordonna de tout planter là dans notre jardin notre arbre et sa bonne mie— pour pouvoir gagner la croûte— il fallait d'abord gagner d'autres lieux—

avoir tant levé le nez sur Perrette et son pot au lait
et être punie au cours de ma gigue! . . .
de ma vantardise— de ma saga . . .

devoir enfile cotillon simple et souliers plats
pour déplacer encore *Edènes* et le resituer cette fois près
d'une rivière
circulant juste au pied de notre balcon—
ne plus savoir si l'on est ou de la campagne ou de la ville
ambivalents mi-citadins mi-ruraux en perpétuel exil
traînant notre *Edènes* sur le dos comme une peau de chagrin . . .
tout comme cet arbre dans un pot acheté dans le délire de l'enthousiasme
chez le clown-fleuriste à boutons de roses sur le nez—
pommier de Jérusalem (lui-même depuis longtemps à la recherche
de son mur pour raconter son chagrin
et se lamenter)

arbre souffrant d'achondroplasie (nanisme p. 1136 petit Robert.)
pratiquant cet arbre qui devrait lui-même s'accommoder tantôt de la

fenêtre que nous lui offririons
jamais aucun serpent ne s'attaquerait à lui— à partir de maintenant—
nous pouvions dormir tranquilles— là où nous allions—
nous ne serions pas dérangés— si jamais il se glissait quelque
objet rampant—ce serait au coeur de la pomme que ramperait
le ver et non au coeur de l'histoire . . .
qui venait de dire cette chose? . . .

* * *

Toujours ce mur des lamentations
(n'est-ce pas, joli petit pommier de Jérusalem!)

mur surgissant insidieusement comme cette plainte mal assouvie, une larme retenue, un désespoir non-exprimé, une parole tue, ravalée, un phonème venu avorter au bord des lèvres, rien qui n'aille plus parce que l'abcès s'est refusé si longtemps de crever au bon moment, contrariant comme le mot qui torture, le langage interdit de la parole des femmes: la POLITESSE la Distinction de la langue, une armée de contrariétés, un concentré, une concentration, le langage renfermé au-dedans de la BOÎTE A SOUVENANCES . . . comme une vulgaire soupe Campbell's posée sur une tablette attendant que son tour vienne, (qu'on l'ouvre!) UN REGLEMENT A SUIVRE . . . la règle imposée à endosser comme au pensionnat; le noir— il y avait de cela tellement d'années— tout y était programmé: respiration, rêve et le fil de la pensée, l'obligation de bien vouloir rattrapper, de tout ramener à l'intérieur de la BOÎTE: UN CERVEAU TYPIQUE, STEREOTYPE, PREETABLI:

avait-on manigancé pour IMMOLER LA PERSONNALITE?
l'avait-on pour cela revêtu de l'uniforme noir des pensionnaires? (sacrés vêtements, vêtement sacré, Costume Habillant l'Image!) le mouton bien blanc, bien laineux, sage, sans arrière-pensée ba-a, ba-a, ba-a, déguisée la personnalité sous la serge endeuillante pour: LES RANGS= LE CLAQUOIR LE REFECTOIRE LE DORTOIR LE PARLOIR— LA CHAPELLE venant briser le pas de l'oir du langage: OIR OIR OIR et vire à droite, mémoire, résurgence du passé, comment tuer le passé et n'en conserver que la beauté des souvenirs d'enfance, d'adolescence sans que tout se rattache maintenant au langage d'une féminité troublée, à l'angoisse de la féminité culpabilisée, chargée, bulldozée de son échappée vers la liberté:

REVERIE QUE CE REVE D'EXODE VERS UN PARADIS QUI SOIT TERRESTRE?

